

résisté, c'eût été un acte de rébellion à main armée, cas qui relève de la loi martiale. C'eût été sa condamnation immédiate et sans appel, la mise hors la loi et l'ordre donné à tous les citoyens de lui courir sus. C'était peut-être bien ce qu'espéraient les coquins qui sont venus le chercher. Tandis que maintenant ils sont obligés de lui donner des juges, et les juges doivent l'acquitter."

Il avait parlé avec un tremblement dans la voix, preuve que le blâme du vieux Madeuc avait fait vibrer en lui la fibre d'une sourde méfiance. Celui-ci ne parut pas convaincu par l'argument pourtant fort précis du jeune homme.

"Sa situation n'en vaut pas mieux, mon gars. Crois-tu donc que, maintenant qu'ils le tiennent, ils le laisseront aller ?"

"Oui, si Alain prouve aux juges que ce Killerton est un traître vendu à l'Angleterre."

"Comment le prouverait-il ? J'ai comme une idée que le 2 septembre, quand tout le monde sera rassemblé pour la voir, la frégate ne se montrera pas."

Personne ne répondit. Un grand frisson secoua l'assistance. Tous avaient l'intuition du péril mortel où se trouvait Alain.

Il avait joué sa tête. Si la frégate anglaise n'apparaissait pas, sa dénonciation tournerait contre lui-même. Killerton se hâterait de demander son exécution immédiate, et Thiard y souscrirait d'autant plus volontiers qu'il se croirait joué intentionnellement.

L'angoisse qui étreignait les cœurs fut si forte qu'on n'entendit plus que le souffle précipité des membres du Conseil. Plusieurs avaient des larmes dans les yeux. Le Bellec, dont les traits exprimaient une véritable stupeur, laissa échapper une exclamation pleine de doute :

"Pourvu qu'il ne m'ait pas reconnu, l'autre, dans les rangs de nos hommes ! J'ai eu tort de me laisser voir."

Alors, au silence d'abattement succéda une scène de confusion dans laquelle tout le monde se mit à parler, sans qu'on parvint à s'entendre.

"Il faut pourtant prendre une résolution, il y a urgence," cria Jean, qui semblait avoir perdu la tête lui-même.

Guen Le Hélo éleva la voix. Il était plus calme que les autres.

"Écoutez-moi un instant, fit-il. Le chef nous a déclaré que s'il n'était pas revenu dans cinq jours, il nous permettrait de le délivrer."

"Gurun !... répliqua Ervoan Madeuc. Pierre Le Braz et moi, nous avons suivi le trois-mâts à deux milles. Il ont pris terre au fort Taureau."

"Soit, mes amis, conclut énergiquement Jean Prigent. Si, le 3 septembre au matin, mon frère n'a pas reparu parmi nous, le 3 septembre au soir nous prendrons le fort Taureau. Est-ce juré, et voulez-vous en faire le serment ?"

Toutes les mains se tendirent d'un seul mouvement d'une formidable unanimité.

"C'est juré ! crièrent toutes les voix."

"Et je serai avec vous, mes frères, à la vie, à la mort ! Si Alain vit, je jure qu'il sera mon mari ; s'il meurt, je mourrai avec lui !"

"Mapiaouank !" s'écrièrent des bouches hésitantes entre la crainte et l'enthousiasme.

Quelques-unes murmurèrent plus bas :

"Madame la comtesse !"

Ameline était debout au milieu de la salle. Son pâle visage transfiguré paraissait d'une beauté plus grande encore que celle qu'on avait admirée jusque-là. Il rayonnait d'une splendeur presque surnaturelle. Un feu sombre s'allumait dans ses yeux.

Et, en le contemplant, plusieurs se sentirent envahis d'une crainte superstitieuse. Eux-mêmes crurent à la légende. Mapiaouank était un esprit.

Elle reprit, animée d'une force étrange, soutenue par une implacable résolution :

"C'est moi qui ai fait le mal, mes amis, en vous empêchant de frapper l'homme maudit qui s'acharne contre tout ce que nous aimons. Je veux le réparer. Je ne suis qu'une femme, mais il y a des choses qu'une

femme peut faire mieux qu'un homme. Je vous le montrerai."

Et, serrant étroitement son manteau noir sur sa poitrine, après avoir examiné les pistolets passés à sa ceinture :

"Yves Le Braz, demanda-t-elle, peut-on aller à Brest et en revenir en quatre jours ?"

Le colosse interpellé de la sorte répondit avec assurance :

"Oui, Mapiaouank, la chose est possible pour quelqu'un qui n'a pas peur de se fatiguer et de crever ses chevaux."

"Alors, mon gars, trouve-moi quatre chevaux de bonne allure. Tu m'accompagneras."

L'homme n'essaya même pas discuter cet ordre. Fidèle et dévoué, il pratiquait l'obéissance passive.

"Quand partirons-nous ? demanda-t-il simplement."

"Tout de suite, dit Ameline. Je veux dire : des que tu auras amené les chevaux."

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que la comtesse mettait le pied à l'étrier. C'était Jean en personne qui le lui tenait.

"Quand serez-vous de retour ? questionna-t-il sans chercher à dissimuler son émotion."

"Nous serons de retour samedi soir, 2 septembre, répondit la jeune femme. Je veux être à l'attaque du fort avec vous."

Les compagnons vinrent l'un après l'autre baiser la main de la comtesse.

Ils ne savaient point ce qu'elle allait faire ; mais ce qu'ils savaient, c'est qu'une telle femme ne pouvait rien faire que d'héroïque et de grand.

Ils ne se trompaient pas. L'intelligence des simples est comme l'instinct chez les animaux, il est infail- lible.

Ameline était une écuyère consommée. Or, c'était l'usage, en ce temps-là, pour ces voyages à cheval à travers les mauvaises routes, de mener avec soi une bête de main. Voilà pourquoi Mapiaouank avait commandé à Yves d'amener quatre chevaux.

Pendant les deux premières lieues, quelle que fût la rapidité de leur allure, les voyageurs furent accompagnés par une longue suite de coureurs à pied. Tout ce peuple de Brignogan les connaissait et les chéris- sait. Ce fut un concert de chauds souhaits.

"Revenez vite, Mapiaouank, et tenez-vous en bonne santé ! Reviens vite, Yves Le Braz, bon gars !"

Puis, les deux lieues franchies, Ameline laissa Yves gagner sur elle, et tous deux trotterent de front.

Et, tout en trottant ainsi, ils devisaient.

"Yvon, mon gars, interrogea la comtesse, es-tu dé- voué au chef Alain Prigent ?"

"Oui, Mapiaouank, je puis le dire."

"Lui es-tu aussi dévoué que tu l'es à ton maître, le comte Roger de Plestin ?"

"Faut pas mentir, Mapiaouank. Après le bon Dieu je n'aime rien tant que notre Monsieur, sa femme et son fils. Je n'ai pas connu mon père et ma mère, mais je crois que je n'aurais pu les aimer davantage."

Il se reprit et ajouta :

"Mais après monsieur le comte, madame la comtesse et le petit Robert, et après vous, c'est au chef que j'appartiens."

"Eh bien ! Yves Le Braz, c'est à Morgat que nous allons, c'est chez le comte de Plestin que tu vas me conduire."

L'hercule salua, sans répondre, et pendant trois lieues encore les voyageurs coururent côte à côte sans échanger une parole.

La comtesse avait eu raison de dire qu'elle mon- trerait ce qu'une femme peut faire.

Deux fois le colosse Yves Le Braz demanda à faire halte. Cette marche forcée le brisait. Il n'avait jamais fourni une pareille étape.

Mapiaouank refusa le repos et demeura aussi infatigable qu'inflexible. Les chevaux, blancs d'écume, fournirent sans s'arrêter une course de seize heures. Tout leur corps tremblait, leurs jambes avaient un fré- missement continu de fatigue. Mapiaouank ne leur fit point grâce. Il semblait que l'étonnante créature fût toute en fer.

Au petit jour, ils arrivèrent au pied du Méné-Hom.

Ameline étendit le bras et montra à son compagnon, par delà une forêt verte, du sein de laquelle montait le toit d'ardoises d'un manoir, une vaste lande percée de chemins creux.

"Voici la tour de mes pères, dit-elle, le domaine que l'Anglais m'a volé en me faisant assassiner."

"C'est un beau domaine, Mapiaouank, répondit gravement le serviteur. Il faudra le reprendre au vo- leur."

Ameline, sans modérer l'allure de sa bête, continua cette étrange conversation.

"Ne m'as-tu pas dit que tu m'avais reconnue, mal- gré mon costume d'homme, le soir de l'attaque de Plestin ?"

"Oui, je vous l'ai dit, parce que c'est la vérité. Je vous avais bien vue, il y a quatre ans, quand nous vous avons retirée de la fosse."

"Crois-tu que ton maître et ta maîtresse me recon- naîtront, eux aussi ?"

"Cela, je ne le sais pas. C'est possible, quoique en général on puisse dire que nous autres, paysans, nous avons de meilleurs yeux que les messieurs."

De nouveau la conversation s'interrompit. Ameline et son compagnon avaient dépassé les bois du manoir. Ils couraient maintenant dans les chemins creux de la lande. Et ces chemins les menèrent au lieu sauvage et désolé où, quatre ans plus tôt, Ameline était venue en compagnie d'Alain.

La hutte, Mad Kerven elle-même l'habitait en- core, car une fumée bleuâtre s'échappait de la pauvre cheminée. La Révolution, qui nivelait les châteaux, avait respecté cet asile de la misère.

La comtesse arrêta ses chevaux et mit pied à terre. Yvon Le Braz l'imita.

Du pommeau de sa cravache, elle trappa contre l'huis de la cabane. Une voix cassée cria de l'inté- rieur.

"Qui va là ?..."

"Ouvre ta porte, Mad Kerven," se contenta de répondre la jeune femme.

La porte s'ouvrit : la sorcière apparut, misérable- ment vêtue de haillons, mais propre comme elle l'était toujours. Elle s'agenouilla sur le seuil, et, prenant un pan du manteau qui couvrait la voyageuse, le baisa avec respect.

"Tu me reconnais donc, Mad Kerven ? demanda Ameline, touchée de ce pieux attachement et surprise de cette clairvoyance."

"Oui, je reconnais notre demoiselle, car je vous attendais."

"Tu m'attendais ? Ne t'a-t-on donc pas dit, à toi comme aux autres, que j'étais morte ?"

"On me l'a dit, mais je ne l'ai pas cru, parce que ça ne pouvait pas être et que je savais qu'on devait le dire. Les sorts ne mentent jamais."

Ameline n'avait pas perdu le souvenir des prédic- tions étranges que lui avaient adressées la vieille femme.

"Oui, je sais, dit-elle. Tu m'as annoncé des choses singulières et qui se sont déjà en partie réalisées."

Et elle récita à la sorcière les trois vers qu'elle avait retenus : "Quand le serpent aura mordu la pierre, la crue morte revivra."

Mad Kerven eut un bon sourire qui illumina sa face décharnée et couturée de rides.

"Vous n'avez pas le droit de douter des sorts, notre demoiselle. Ne vous a-t-on pas crue morte et n'êtes- vous pas vivante aujourd'hui ?"

La réponse était péremptoire. Mapiaouank pencha son front rêveur. Puis, un peu hésitante, elle interro- gea derechef.

"Et celui qui était avec moi il y a quatre ans, sais- tu ce qu'il est devenu ?"

"Oui, je le sais, fit encore la devineresse. Il est en danger de mort, car il est aux mains de ses ennemis, qui sont aussi les vôtres. Mais vous êtes venue pour le sauver, et vous le sauverez. Le sang de la Croix ne s'allie qu'à son propre sang."

Ameline tira de sa poche deux écus et les tendit à la vieille. L'émotion serra sa gorge quand elle lui dit :

"Merci pour tes bonnes paroles, Mad Kerven. Je